

De la parodie totale au drame profond

Roger Cantin, *L'assassin jouait du trombone*, Montréal, Boréal, 1991, 155 p. (Coll. « Boréal-Inter »)

Daniel Côté

Numéro 84, hiver 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45205ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Côté, D. (1992). Compte rendu de [De la parodie totale au drame profond / Roger Cantin, *L'assassin jouait du trombone*, Montréal, Boréal, 1991, 155 p. (Coll. « Boréal-Inter »)]. *Québec français*, (84), 95–95.

DE LA PARODIE TOTALE AU DRAME PROFOND

Roger Cantin fait la preuve que le cinéma peut servir au divertissement. Non pas que Cantin ne se prenne pas au sérieux, au contraire, mais avec *L'assassin jouait du trombone*¹, il fait d'une pierre deux coups. « Un film pour rire et pour faire rire, en pensant à ceux qui aiment s'amuser et à ceux qui aiment le cinéma ».

***L'assassin jouait du trombone* : ou l'humour tire sa « révérence ».**

Les références à d'autres genres de cinéma, à d'autres acteurs, à des esthétiques cinématographiques diverses, renforcent l'idée voulant que cette comédie policière soit une parodie totale. Tantôt, le cinéphile rencontrera Dick Tracy, tantôt l'ombre du Fantôme de l'opéra lui apparaîtra à l'écran. Notons la présence d'André Forcier, dans une séquence où Forcier tourne un film. C'est quasi-anthologique.

Menant de façon comique le récit, Augustin Marleau (Germain Houde), gardien de nuit au studio de la « Pop Corn », recevra la visite de sa fille Julie (Anaïs Goulet-Robitaille). Au beau milieu d'une série de meurtres étranges, Marleau devient le principal suspect. Avec la police (Raymond Bouchard et Normand Lévesque) à ses trousses, le suspense débouche sur l'invention maléfique d'un robot nommé « Robi » et d'un intelligent ordinateur du nom d'« Alice », une combine ayant détourné les fonds d'une éventuelle production cinématographique vers la soif de pouvoir d'un savant fou (Marc Labrèche). Or, c'est ici que la sauce se gâte. Alors que le scénario nous avait rendu un bon équilibre d'humour et d'intrigue, le film tourne au ridicule en saluant les cinéphiles par un gros plan d'une coupe de cognac. Fin du récit.

Hormis cette petite faiblesse, la distribution des comédiens est très intéres-

sante et bien caricaturée. Gildor Roy et Claude Desparois, dans l'apparence de durs à cuire sont tout à fait sympathiques. Depuis *Simon les nuages*, Cantin rappelle Anaïs Goulet-Robitaille qui, de façon complice avec le réalisateur et Germain Houde, joue admirablement bien son rôle d'adolescente. *L'assassin jouait du trombone* : du nouveau qu'il fait bon de voir.

Nelligan : un film d'ambiance.

Enfin, Nelligan sur écran ! Pauvre Nelligan ; autant maudit sois-tu dans l'histoire du cinéma québécois, tu auras vu le jour après *Ding et Dong le Film*. Il aura fallu attendre cinquante ans après ta mort afin de créer ton souvenir sur pellicule, immortaliser ton nom par le cinéma. Mais l'attente en valait-elle le coût ?

Nelligan, le film, ce n'est pas une histoire, mais, plutôt la réplique autant soit belle esthétiquement, du poète du

Montréal anglo-saxon de la fin du XIX^e siècle. C'est avant tout un film d'ambiance. On suggère un Nelligan homosexuel, tout en demeurant dans une zone de censure équivalente aux années clérico-ostacisantes de la société québécoise du début du siècle. Une façon quasi américaine de voiler la véritable vie de Nelligan. Trop de censure pour un être qui sombrera dans la névrose, nourrie de sa propre culpabilité d'être un poète maudit, marginal, mis à part de l'École littéraire de Montréal.

Malgré qu'il n'ait pas voulu faire un film historique, Robert Favreau est tombé dans le piège de ramasser les indices et d'essayer, par le fait même, d'être le plus exact possible avec l'hégémonie du début du siècle et l'histoire. Enfargé sans bon sens dans les faits divers de la vie de Nelligan, Favreau se bute au réel l'empêchant de rejoindre un certain dépassement, dépassement qu'aurait bien mérité Nelligan. Il aurait été agréable de nous présenter le monde imaginaire de Nelligan, de mieux nous faire voir, « Le Vaisseau d'or » par les trucages qu'offre, d'emblée, le cinéma.

Hormis le jeu du comédien Marc Saint-Pierre qui n'a que le physique de l'emploi, notons la performance de Gabriel Arcand, tout à fait hypnotisante dans son rôle du père Seers. Seul l'esthétique de l'image donne au film un cachet de prestige, par des contrastes d'ocre et de bleu, et sa texture du film chaud, intime.

Ce film de Robert Favreau demeure une véritable « portion » d'éternité, celle de ce qu'aurait pu être la poésie de Nelligan.

1. Roger CANTIN, *L'assassin jouait du trombone*, Montréal, Boréal, 1991, 155p. (Coll. « Boréal-Inter »)

